

## Femmes des Balkans pour la Paix : la caravane

### Itinéraires d'une action militante des femmes à travers les frontières

Une caravane pour dépasser la paix guerrière dans les Balkans

25 mai - 10 juin 2002

Vukovar (Croatie), Tuzla, Srebrenica (Bosnie-Herzégovine), Kraljevo, Nis (Serbie), Kumanovo,

Lipkovo, Skopje, Tetovo (Macédoine), Kamenica, Prishtina, Gračanica, Prekaz, Kosovska Mitrovica

(Kosovo), Novi Pazar (Serbie), Shkodra (Albanie), Mostar (Bosnie-Herzégovine), Knin, Biskupija

(Croatie), Ljubljana (Slovénie)

Conclusions générales

par Ghislaine Glasson Deschaumes

Du 25 mai au 10 juin 2002, une cinquantaine de femmes militantes des pays d'ex-Yougoslavie

et d'Albanie se sont réunies pour traverser ensemble les frontières imposées, réelles ou imaginaires,

entre leurs pays, entre leurs communautés. Leurs objectifs étaient de se confronter à la réalité de

l'autre, de faire face au passé des guerres récentes et à la question de la responsabilité, de se

soutenir mutuellement dans leurs luttes respectives contre les pressions communautaires de tous

ordres, contre les cloisonnements.

Venues d'Albanie, de Bosnie-Herzégovine, de Croatie, du Kosovo, de Macédoine, de Serbie

et du Monténégro, elles se sont rejointes sur des valeurs politiques communes, élaborées à l'occasion

des conférences de Royaumont (déc. 99) et de Mavrovo (avril 00). Elles ont décidé de suspendre le

cours habituel de leur vie professionnelle et familiale durant quinze jours pour aller jusqu'au bout de

leur engagement et parcourir ensemble près de 3000 km, rencontrant une centaine de militantes de

plus de 70 ONG locales, près de quarante élus locaux, des responsables gouvernementaux, des

représentants de la communauté internationale, se recueillant sur les lieux de commémoration des

victimes civiles des guerres. Elles ont ainsi accédé à des réalités qui leur étaient restées

jusque là  
lointaines, ou abstraites, et qu'elles ne voulaient pas refouler. Elles entendent en  
témoigner à leur  
retour.

Mené par Transeuropéennes (Paris) et co-organisé avec six ONG locales dans la région<sup>1</sup>,  
le  
projet a fait la preuve que les femmes militantes, par leur courage, leur lucidité, leur  
désintéressement,  
ont une voix à faire entendre dans le dépassement des conflits de cette région, dans  
l'élaboration en  
profondeur des processus de démocratisation, dans la création de nouveaux liens à  
travers les  
frontières.

Des militantes de tous horizons

((#10)) Beaucoup de femmes, parmi les participantes, sont devenues militantes du fait  
de la guerre  
dans leur pays. D'autres l'étaient déjà auparavant. Les femmes d'Albanie ont quant à  
elles commencé  
de militer après la chute du régime totalitaire d'Enver Hoxha. Entre leurs champs  
d'action militante,  
entre leurs références contextuelles, un premier décloisonnement s'est donc opéré. Elles  
militent pour  
le droit au retour des réfugiés et des personnes déplacées, pour le droit à retrouver et  
enterrer leurs  
disparus, elles militent pour les droits humains, elles sont militantes culturelles pour la  
paix, et contre  
l'ethno-nationalisme, contre le fascisme, elles militent contre la violence domestique et  
contre la  
violence communautaire, contre la société patriarcale et sa structure pyramidale qui  
étouffe l'initiative  
des femmes et des jeunes générations, elles militent pour les droits des minorités, pour  
l'égalité  
politique et économique, pour la création d'un espace public où elles aient leur place, où  
elles fassent  
entendre leur voix...

Certaines, notamment issues du mouvement des Femmes en Noir et des mouvements  
féministes yougoslaves d'avant-guerre, avaient fait l'expérience dès le début des  
guerres d'ex-

Yougoslavie, de la transgression des frontières et du soutien mutuel en dépit des  
conflits, et le projet  
de la caravane n'a pas manqué de se réclamer d'un tel acquis. Pour d'autres,  
l'expérience était  
fondamentalement nouvelle.

Trois générations de militantes, les plus jeunes ayant une vingtaine d'années, les plus  
âgées

près de soixante, se sont côtoyées durant ces quinze jours, et entre elles se sont créés des liens de complicité inaltérables.

Beaucoup d'entre elles, enfin, n'avaient pas participé au processus d'élaboration politique des conférences de Royaumont et de Mavrovo, à ce difficile exercice de décentrement, d'écoute et de compréhension, de mise en partage qui ont fait de cette initiative de Transeuropéennes une assise forte pour la caravane. Pourtant, une mise en commun s'est faite, avec générosité. Et c'est à cet appui que la caravane s'est assurée, pour construire son projet politique.

Intégrer, débattre et s'entendre

Ainsi, entre les participantes et sur de multiples plans, la caravane a fait la preuve de sa puissante capacité d'intégration. Mais elle a également revêtu cette fonction à l'égard des personnes rencontrées sur le trajet. Ainsi, lors de la rencontre avec des femmes de l'enclave serbe de Gračanica, au Kosovo, l'empathie des participantes de la caravane à leur égard a débouché sur une volonté des militantes albanaises du Kosovo de les aider à circuler, à se désenclaver, au sens propre.

A Srebrenica (République serbe de Bosnie-Herzégovine), grâce à la rencontre organisée avec les femmes de la caravane, des femmes d'ONG serbes et bosniaques se sont réunies pour la première fois publiquement, et ont soulevé les points cruciaux de leur histoire tragique. Par cet engagement de quinze jours, impliquant une mise en risque personnelle de chaque moment, par cet état permanent de discussion sur les moments difficiles ou heureux du voyage, sur les désaccords ou les expériences contradictoires, les femmes de la caravane ont également prouvé leur capacité à former une communauté démocratique solide. Elle s'est appuyée aux principaux acquis méthodologiques de Royaumont<sup>2</sup> (souci de se poser en sujet politique, de dire " je " plutôt que nous, refus d'enfermer l'autre dans une désignation-assignation collective, refus de hiérarchiser les victimes). Mais elle est aussi le résultat d'une confrontation réussie à des problèmes et des tensions diverses au cours du voyage. En effet, la caravane, à plusieurs reprises durant le voyage, a rencontré des difficultés, aussitôt discutées, débattues, sous la forme de " debriefing ".

Ainsi, à Mitrovica (Kosovo), le passage du pont principal depuis la partie Sud de la ville (à majorité albanaise) à sa partie Nord (à majorité serbe) a conduit le groupe à affronter les

“ gardiens du pont ”. Forcées de rebrousser chemin une fois arrivées à Mitrovica nord, alors qu’un rendez-vous dans la partie nord était organisé avec une association de femmes serbes et albanaises menant ensemble des projets de proximité, les participantes, secouées par l’épreuve, se sont trouvées en divergence. Les unes jugeaient nécessaire de retourner à Mitrovica, dans les bus de la KFOR et sous protection, pour ne pas renoncer, les autres étaient favorables au fait de ne pas forcer le passage, sous peine d’une part de déstabiliser le fragile équilibre gagné au fil des mois par la KFOR dans le but de rouvrir totalement le pont à la circulation et, d’autre part, de mettre en difficulté l’association que nous allions rencontrer. Au terme de longues discussions internes au groupe, le choix a été fait de renoncer. Il s’agissait d’un choix politique mûrement réfléchi, longuement argumenté, et auquel nous n’avons pu venir qu’en prenant le temps de la décision commune, et en s’appuyant à l’écoute de tous les points de vue.

Un des autres risques encourus par la caravane a été de se projeter comme modèle et de vouloir “ moraliser ” l’attitude des femmes militantes ou des collectivités locales rencontrées. Très agressif à Kumanovo, ce phénomène a été rapidement identifié comme l’un des aspects pervers du travail, et a donné lieu à une séance de discussion à la suite de laquelle les participantes ont mieux perçu le danger de devenir des “ donneuses de leçons ”. Ce problème n’est plus réapparu ensuite.

Mais les tensions les plus profondes sont nées de la confrontation brutale au passé yougoslave, notamment à l’occasion de la visite du monument du grand architecte Bogdan Bogdanovic à la mémoire des Partisans, à Mostar (Bosnie-Herzégovine). Pour les unes, l’héritage anti-fasciste des Partisans et du titisme doit être sauvé de la critique de la Yougoslavie de l’entre-deux guerres. Pour les autres, il ne peut exonérer la Yougoslavie ni son chef. Ce dilemme, quoique mis en discussion, n’a pu être résolu.

Cette communauté démocratique, forte de son mouvement de dé-territorialisation et de reterritorialisation systématique, à chaque halte, forte de sa capacité à se décentrer, a aussi apporté soutien et visibilité à celles et ceux qui, localement, tentent de se dégager des

processus de division,  
de haine, ou des dynamiques d'assujettissement. Tel n'est pas le moindre des résultats  
du projet,  
résultats durables qui plus est, dans la mesure où des actions seront menées autour du  
projet dans  
les lieux qui ont reçu la caravane, en 2003.  
2 Voir le n° hors-série de Transeuropéennes paru en mars 2002 sous le titre : " Actions  
militantes des femmes à travers les  
frontières " (version bilingue, avec le cahier de portraits photographiques réalisé par  
Philippe Bazin).

Par la caravane, les femmes militantes se sont ré-approprié un paysage et un temps  
historique qui leur avaient été confisqués par les conflits. Elles ont pu refaire le lien entre  
des  
perceptions fragmentées de la réalité d'aujourd'hui<sup>3</sup>, entre des images éparses des  
conflits qu'elles ont  
traversés. Pour chacune d'entre elles, la caravane a ouvert une scène personnelle de  
remémoration  
et de récit, souvent douloureuse, mais, comme beaucoup l'ont dit, profondément  
libératrice. En tant  
que collectif, la caravane leur a aussi permis de se confronter au passé, à la question de  
la  
responsabilité dans les conflits, et de revendiquer pour toutes les populations  
concernées le droit et le  
devoir de témoigner, le droit à la mémoire et le devoir de mémoire, le droit à réclamer  
justice pour les  
crimes de guerre et les crimes contre l'humanité.  
Par la caravane, Transeuropéennes a été jusqu'au bout de la logique de travail qui,  
depuis  
1994, prévaut dans la revue et dans les programmes d'actions, à savoir qu'il n'est pas  
de processus  
de démocratisation sans altérité, sans reconstruction des liens sociaux, qu'il n'est pas de  
liens sans  
rencontre, ni de rencontre sans accrocs, et qu'il n'est pas de mise en commun dans un  
contexte  
conflictuel ou post-conflictuel qui ne passe par la médiation d'un tiers, du moins en  
phase initiale. Mais  
la fonction du tiers n'est pas celle de l'observateur, ici. Elle est celle d'une équipe<sup>4</sup> qui  
choisit, comme  
les autres participantes, de se dé-territorialiser, de se re-territorialiser, de traverser les  
frontières, de  
se confronter aux responsabilités européennes dans la chute de Srebrenica notamment,  
de n'être  
prisonnière d'aucune allégeance, de rendre compte des réalités de la région et de  
témoigner au  
retour. A cet égard aussi, la caravane a fait la preuve de sa puissance d'intégration.

Retour sur les choses vues

Ensemble, durant quinze jours, nous nous sommes donc rendues sur les lieux de traumatisme, les villes divisées, détruites, les lieux de massacre, et sur les lieux de résistance à la purification ethnique et à la partition, à la soumission imposée par le régime de Milosevic. Ayant choisi délibérément d'éviter les capitales, la caravane est allée dans les zones de périphéries, de marges, dans des villages dont on ne parle pas, des villes qui ne font pas ou plus la Une de l'actualité. Nous avons traversé des paysages marqués par la guerre, non seulement parce qu'ils sont encore souvent rythmés par des ruines, mais parce qu'ils ont fait l'objet d'une emprise politique, d'un marquage ethnonational visible, au moyen des signes religieux, militaires, mais aussi d'un balisage sélectif des directions sur les routes. C'est un paysage durablement partagé, identifié, assigné au territoire ethnonational qui nous a été donné à voir, ce sont des situations sociales durablement séparées, enfermées dans les logiques ethnonationales entérinées par Dayton que nous avons rencontrées. Mais ce sont des hommes et des femmes désireux de transgresser cet ordre imposé, porteurs d'avenir, porteurs de sens, à qui nous avons la plupart du temps parlé. C'est une mémoire collective souvent tronquée et militarisée qui nous a été donnée à voir dans de nombreux mémoriaux aux victimes des guerres – qui instrumentalisent les victimes civiles au bénéfice de la cause nationale et de l'armée qui l'a défendue. Ce sont des populations durablement déplacées que nous avons presque toujours rencontrées. La purification ethnique nous est apparue en certains lieux comme quasi irréparable, sauf à force de volontés locales et internationales conjuguées. Sans cette conjonction forte, la plupart des personnes déplacées ne retourneront jamais chez elles, ou rentreront pour y mourir, tandis que leurs enfants ou leurs petits-enfants se seront installés dans les métropoles, rarement dans le pays, presque toujours dans un pays d'outre-Atlantique, du Pacifique ou de l'Union européenne. Pour chacune des personnes déplacées, le retour implique que quelqu'un d'autre, dans la chaîne des déplacés, quitte le domicile usurpé pour retrouver le sien propre. Or nous savons l'enchaînement de

ces guerres, les logiques de peur qui perdurent, le temps qui passe et rend difficile la remise en cause de positions acquises...  
Le goût du futur  
Pourtant, la capacité de résistance, de reconstruction et de mise en commun est aussi l'un des signes forts retenus au fil du voyage. La rencontre avec les élus municipaux de Tuzla (Bosnie-Herzégovine), de Kamenica (Kosovo), de Nis (Serbie), de Biskupija (Croatie), etc. ont montré qu'une  
3 Fragmentation entretenue par les discours de certains gouvernements et médias de la région et par de nombreux stéréotypes dominant dans l'opinion publique.  
4 Ghislaine Glasson Deschaumes et Amélie Eble, durant tout le trajet, rejointes par Lisa Tichané à Ljubljana.

intercommunautaire respectueuse des minorités est toujours possible, et qu'elle porte en elle les ferments d'une véritable démocratisation. Le goût du futur est bien là ; tant au niveau local déjà décrit que dans le développement, comme entre Nis, Skopje et Sofia, de coopérations interrégionales. La longue discussion avec le Haut-Représentant de l'Union européenne en Macédoine, Alain Le Roy, a rappelé que le potentiel de la communauté internationale à déjouer les forces de division et de conflits, à ne pas valider les tentatives d'ethnisation de la politique, et les faits ont ensuite donné raison à cette voie-là.  
Nos traversées des frontières, elles aussi, ont participé de ce goût du futur, de cette volonté d'ouvrir une scène transnationale malgré les traumatismes récents, et à cause d'eux. Le passage de la frontière entre le Monténégro et l'Albanie, le long du lac de Shkodra, en dépit de longues heures d'attente, a été heureux, parce qu'il signait une transgression durable des tabous, une dénonciation forte du refus des stéréotypes. Le passage de la frontière entre le Monténégro et la Croatie a été heureux, parce qu'il était un défi à la quasi absence de circulation des Croates et des Monténégrins, ou à leur circulation incognito, les plaques d'immatriculation du voisin n'étant bienvenues ni d'un côté ni de l'autre. La frontière entre la Croatie et la Bosnie-Herzégovine, qui a vu les femmes de la caravane se solidariser autour de l'équipe du film<sup>5</sup> empêchée d'entrer en Bosnie-

Herzégovine pour des raisons de douane, a aussi été un moment de résistance et de succès, face à une administration hostile.

Mais, aux frontières comme dans bien des villes et villages visités, nous avons senti que la " paix guerrière " est à l'oeuvre, pour reprendre le titre d'un numéro de la revue Transeuropéennes (n°8) publié juste après les accords de Dayton, puisque la guerre s'y poursuit aux moyens de la paix, grâce au statu quo entre les ethnonationalismes dont la communauté internationale à entériné les positions acquises.

A la frontière entre la Croatie et la Slovénie, dernière du parcours, qui a demandé un effort démesuré pour l'obtention des visas 6, et qui est emblématique des conséquences de l'élargissement de l'Union européenne sur les rapports entre les pays issus de l'ex-Yougoslavie, nous avons pris la mesure de la portée à court et moyen termes du déplacement vers l'Est de la frontière Schengen, et signifié un appel à vigilance pour toutes celles et ceux qui se battent pour une démocratisation de l'Europe à ses frontières.

Deux années de travail intense s'ouvrent maintenant pour les partenaires du projet, dont le groupe est désormais enrichi de trois nouvelles ONG - le Centre pour les femmes victimes de la guerre (Zagreb), Pro Femina (Belgrade), Women Club Princess Ksenija (Cetinje) - et d'un Institut de recherche en sciences humaines (Institutum Studiorum Humanitatis, Ljubljana), afin de diffuser le plus largement possible les résultats de cette action. Des débats publics, des formations locales pour des responsables d'ONG comme des formateurs ou des journalistes, puis des sessions régionales de formation sont programmés.

Un livre et un film documentaire sont en préparation pour le printemps 2003. Ils serviront d'appui au travail à mener tant localement qu'auprès des institutions internationales. L'un et l'autre seront dédiés à Zarana Papic, anthropologue, professeur à l'université de Belgrade, décédée en septembre 2002, l'une de celles avec qui Transeuropéennes a porté ce travail dès 1999.

Paris, décembre 02

Ghislaine Glasson Deschaumes est directrice de la revue internationale de pensée



critique

Transeuropéennes et de l'ONG du même nom (Paris)

5 Claudine Bories, réalisatrice, Renaud Personnaz, directeur de la photographie, Pierre Carrasco, ingénieur du son -film coproduit

par Les Films d'Ici (Paris) et Transeuropéennes. Sortie prévue au printemps 2003.

6 Les femmes d'Albanie, de Bosnie-Herzégovine, du Kosovo, de Macédoine, de Serbie et du Monténégro ont eu besoin d'un visa pour entrer en Slovénie.

---

## Notes

---